Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 50

Artikel: La montr' à sélâu dé Plliambouâi
Autor: L.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180993

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mon espoir ? ce n'est pas qu'on rende des décrets ; mon espoir, c'est qu'il s'établisse des mœurs républicaines. La plus grande récompense, elle est donnée par l'opinion ; mais il y en a encore une plus belle, qui est donnée par la conscience. Il n'y a pas de popularité, il n'y a pas de couronne civique qui égalent le contentement suprême que l'on éprouve quand on peut se dire à lui-même : Tu as bien fait.

En sortant de cette sphère si intime, qui est celle du stoïcisme véritable, je peux invoquer l'autorité toute récente d'un homme que je n'ai pas l'honneur de connaître, à qui je n'ai jamais parlé, le général Trochu. Vous avez lu tous sa belle lettre, où il déclare ouvertement que la meilleure récompense, que la seule pour laquelle on puisse faire le sacrfice de sa vie, c'est l'opinion publique ; il l'a dit, il l'a écrit, il l'a imprimé ; mais on objecte : Pourquoi le général Trochu porte-t-il lui-même des décorations? C'est là une matière très délicate ; cependant je ne crois pas sortir des limites permises en ajoutant ceci : On m'a dit qu'on lui avait posé à lui-même cette interrogation, et qu'il y avait répondu : « Je ne tiens pas du tout à mes décorations, mais je ne crois pas devoir les détacher de ma poitrine, parce que cela pourrait blesser mon entourage, qui peut-être sous l'exemple croirait lire un reproche. »

Je conclus, et je vous demande pardon d'avoir trop parlé. Ma thèse est celle-ci : La république est fondée, personne ne peut la détruire. Avec la république, pas de décorations, mais nous sommes des gens raisonnables, nous voulons vaincre par la persuasion, nous voulons que les décorés fassent ce qu'a fait l'officier à la médaille du Mexique de ce matin, qu'ils renoncent peu à peu à porter leurs décorations, qu'ils se décorent eux-mêmes. Et, ce jour-là les hommes de France auront remporté une victoire de dignité et d'honneur, qui sera durable, qui sera un grand exemple, victoire d'honneur et de dignité qui, comme le 4 septembre, n'aura pas coûté une seule goutte de sang. »

Expiation.

(*D'après l'allemand de C. Horn.*)

VIII

Tout d'un coup, un sifflement aigu se fit entendre dans la voile. Siegfried effrayé regarda. Le ciel était chargé de gros nuages noirs et un violent coup de vent lança la péniniche bien avant sur le lac. Des roulements sourds retentirent dans le ciel, et les échos de la colline les répétèrent. — Laisse-moi, enfant, dit Siegfried, nous sommes en danger, il y va de la vie. Et en effet la péniche était ballotée, comme une coquille de noix sur les ondes en furie. Les vagues couronnées d'écume blanche commencèrent à envahir le frêle bâtiment, une épaisse nuée s'abattit sur le lac, et, dans l'obscurité, le vent mugissant eut toute prise sur la voile et les cordages. Siegfried, avec toute sa vigueur, avait peine à se retenir en se cramponnant au mât. « Couche-toi sur le fond du bateau, Hilda! C'est un grain de vent qui sévit sur le lac! » cria-t-il à la jeune fille d'une voix étranglée par l'émotion. Et il parvint à passer les cordes autour de la voile carguée. Cependant le vent, sautant à chaque instant sur un autre point de l'horizon, avait encore grande prise sur le mât, ce qui tenait la péniche sur le flanc. Siegfried essaya d'enlever le mât pour le jeter par dessus le bord. Mais ses forces n'y suffirent pas. Le vent redoublait de violence, et l'obscurité était devenue si grande qu'il avait peine à distinguer la jeune fille couchée dans le fond du bateau. Il fit un effort suprême, souleva le mât et le renversa, mais lui-même, succombant sous les efforts du vent, perdit l'équilibre et tomba, avec le mât et les cordes, dans l'onde en furie. Un cri sourd se fit entendre au milieu de la tempête, et le bateau fut ballotté comme un berceau sur la surface du lac. Une forte grêle vint augmenter l'horreur de cette scène, après quoi l'orage se dissipa. La lumière du jour reparut, le ciel s'éclaircit, le lac redevint calme dans son cadre de saules et de frênes. Vers son milieu se balançait la péniche avec Hilda étendue sans connaissance. A quelque distance surnageaient, en un monceau, le mât, la voile et les cordages.

La pluie cessa. Le soleil se fit jour à travers les nuages. Les collines et les arbres rafraîchis reparurent dans toute leur fraîcheur. Le lac fit briller des milliers de perles formées par son écume. Les oiseaux se remirent à sautiller sous le dôme du feuillage, lissant leurs plumes et reprenant leur doux gazouillis. Alors un promeneur seul descendit la colline pour gagner le sentier qui serpente autour du lac. C'était le vieux baron. La tête toujours très haute, les mains derrière le dos, enfoncé dans ses méditations, il suivait son chemin ordinaire. Alors son œil rencontra le bateau désemparé au milieu du lac, et il y reconnut une personne évanouie. Une profonde angoisse se peignit sur ses traits. Plus loin, il vit la voile, le mât, les cordages ballottés par les flots, et de temps à autre quelque chose de noir, ressemblant à un homme, mais comme la vague qui l'avait soulevé l'engloutissait incontinent, il ne put, malgré ses efforts, reconnaître ce que c'était. Et l'angoisse qui s'était peinte tout à l'heure sur son front lui tomba comme un plomb sur le cœur. Et se hâtant selon que ses forces le lui permettaient, il regagna précipitamment le parc. Il en revint bientôt, suivi du jardinier et de quelques domestiques. On détacha de sa chaîne un canot, et à coups de rames précipités, les hommes gagnèrent la péniche voguant à l'aventure. Le jardinier sauta dedans et releva la personne étendue sans connaissance au fond. Sa figure portait encore l'expression du tourment et de l'angoisse que le jeune cœur avait éprouvés en si peu d'heures. Il la posa doucement sur un banc rembourré, et prenant les avirons pour ramener l'infortunée à bord, il dit à ses compagnons : « Allez au mât et voyez quel est le malheureux qui surnage à côté, peut-être pourra-t-on encore le ramener à la vie! » Cependant le vieux baron, debout sur le bord du rivage, regardait invariablement l'objet noir qui était près du mât. Les domestiques venaient de le sortir de l'eau et l'avaient déposé dans le canot. Il les vit tourner vers lui des regards pleins de consternation.

(*La fin au prochain numéro.*)

La montr' à sélâu dé Plliambouâi.*

Quatr' âu cin pahîsan d'Ulon revegnon de la faîre dâi Mosse, pâi onna sarra nè, io l'avion prâi on falot po s'écclaîrî.

L'arrevâvon â Plliambouaî, é Tchoupin k'éiâi on bokenet à la bounna é ke martsivé dévan avoué lo falot dese dince : S'ébahia kin' âura l'est ?

— F'a bio fêré dé lo savâi, lâi dese Tatset, va vouaîtî à la montr' à sélâu k'est contra cllia grocha maison à man gautse.

Noûtron Tchoupin va sé gangelié su on moué dé dzévallé, lâivé son falot, vouaité.

..... —, ma diabllio la mitta ke vayai ke dâi ixe é dâi bâton.

— Kin' aura est-te ? lai démandé Tatset ..

— Vin lo verré té-mêmo, ke l'âi répon Tchoupin, in châutin avau, kâ por mé né compringno gott' à cè relodzo, ke n'a rin ke dâi bâton du la mi-nè.

Lâpia d'amon. L. C.

* Plambuit, hameau de la commune d'Ollon.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.